

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ÉPISTÉMOLOGIES AFRICAINES

Traoré, Diahara
Université de Montréal

Date de publication : 2025-07-10

DOI : <https://doi.org/10.47854/r6y3y619>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Les traditions intellectuelles africaines regroupent une pluralité de cadres épistémiques façonnés par des expériences historiques, sociales et culturelles spécifiques. Ces systèmes de pensée ne se réduisent ni à un héritage figé ni à des formes de savoir archaïques : ils participent activement à la construction de visions du monde alternatives, résolument contemporaines, et critiques vis-à-vis de l'hégémonie cognitive occidentale. Cette pluralité constitue un défi pour les sciences sociales, qui doivent aujourd'hui penser une épistémologie véritablement pluriverselle.

Contrairement aux paradigmes universalistes dominants, qui valorisent une rationalité abstraite et désincarnée, les traditions intellectuelles africaines reposent sur des logiques relationnelles et contextuelles du savoir. La connaissance y est produite à travers des interactions entre l'individu, la communauté, l'environnement naturel et le monde spirituel. L'opposition sujet/objet de la connaissance y est atténuée, au profit d'une conception holistique de l'être et du réel (Luyaluka 2016). Ces épistémologies privilégient une compréhension du monde qui s'élabore dans l'expérience vécue, dans les pratiques quotidiennes et dans les formes d'expression orales, rituelles ou narratives.

Loin de s'opposer à la modernité, ces systèmes s'inscrivent dans des dynamiques de transformation et de résistance. Ils contribuent à ce que de Sousa Santos (2015) désigne comme une écologie des savoirs, c'est-à-dire un espace de dialogue entre des épistémologies multiples, sans hiérarchie imposée. Cette perspective permet de dépasser la dichotomie entre savoirs « traditionnels » et savoirs « scientifiques » en repensant les critères mêmes de scientificité.

L'une des expressions majeures de cette pensée relationnelle est la conception de l'individu comme intrinsèquement relié à sa communauté. Des concepts comme *ubuntu* ou *ujamaa* traduisent une anthropologie de la réciprocité et de l'interdépendance (Ndlovu-Gatsheni 2020). Loin d'être de simples idéaux moraux, ils informent des pratiques concrètes de gouvernance, de justice ou de soins. Par exemple, la médecine traditionnelle africaine repose sur une compréhension intégrée

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Traoré, Diahara, 2025, « Épistémologies africaines », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/r6y3y619>

de la santé qui englobe le corps, l'esprit, les liens sociaux et l'équilibre cosmique (Inogwabini 2017). Ces modèles ne sont pas seulement différents, ils sont épistémologiquement autonomes : ils produisent leurs propres catégories, leurs propres normes de validation du savoir, leurs propres modes de transmission. La prépondérance de l'oralité dans nombre de sociétés africaines n'implique pas une faiblesse cognitive, mais suppose d'autres mécanismes d'archivage, de légitimation et de circulation du savoir. Proverbes, récits, chants ou rituels jouent un rôle fondamental dans la production de connaissances socialement reconnues (Lajul 2018).

Ce constat appelle une reconsidération critique des catégories analytiques héritées de l'anthropologie classique. Historiquement, la discipline a largement contribué à la construction d'un imaginaire hiérarchique des cultures, dans lequel les sociétés africaines étaient décrites à partir de grilles d'analyse occidentales, souvent évolutionnistes, et peu attentives à leurs propres logiques de savoir (Webster 2018). Cette situation a entretenu ce que Mungwini (2017) appelle une injustice épistémique, où les productions africaines sont constamment reléguées au statut de folklore, de culture, voire de mythe.

Aujourd'hui, un nombre croissant de chercheur·e·s plaident pour des approches participatives et décoloniales dans lesquelles les détenteurs et détentrices de savoirs locaux sont considérés comme coproducteurs et coproductrices de connaissance (Owusu-Ansah et Mji 2013). L'anthropologie doit ainsi s'ouvrir à des méthodologies plurilingues, multisensorielles et dialogiques, capables d'accueillir les récits oraux, les pratiques rituelles ou les épistémologies spirituelles sans les réduire à des données brutes.

Cette reconnaissance ne va pas sans poser la question des cadres institutionnels dans lesquels la connaissance est produite, évaluée et diffusée. La colonialité du savoir – c'est-à-dire la survivance des hiérarchies épistémiques coloniales dans le monde postcolonial – continue de structurer les institutions universitaires africaines, tant dans leurs curriculums que dans leurs langues d'enseignement (Ngũgĩ wa Thiong'o 1986). Dans la plupart des universités, les savoirs africains sont relégués à des disciplines périphériques, ou présentés de manière folklorisée, alors même qu'ils pourraient nourrir une refondation critique des sciences sociales. Face à cette marginalisation, des figures intellectuelles comme Paulin Hountondji (2013) ou Achille Mbembe (2022) ont proposé des lectures critiques des usages contemporains des traditions africaines. Hountondji, en particulier, alerte contre le risque d'un essentialisme romantique qui consisterait à valoriser les savoirs africains sans les soumettre à une analyse rigoureuse de leurs conditions de production et de leurs dynamiques internes. Il ne s'agit donc pas de substituer un fondamentalisme culturel à un universalisme occidental, mais de construire des espaces de pensée où les savoirs africains puissent interroger, enrichir et parfois contredire les paradigmes dominants.

Les débats sur la validité des savoirs oraux, spirituels ou collectifs montrent que la décolonisation des sciences sociales n'est pas seulement un enjeu politique ou institutionnel : elle est aussi, fondamentalement, épistémologique. Reconnaître la diversité des logiques cognitives implique une refonte des critères de scientificité, une revalorisation des langues africaines comme langues de pensée, et une anthropologie plus réflexive, consciente de ses ancrages historiques et de ses biais implicites. À cet

effet, l'apport de chercheuses comme Oyèrónké Oyěwùmí (1997) vient renforcer cette critique en montrant comment les catégories occidentales – notamment celles du genre – sont projetées sur des sociétés dont les structures symboliques ne reposent pas sur les mêmes logiques. Son étude sur la société yoruba met en évidence une organisation sociale non fondée sur le sexe biologique mais sur des hiérarchies basées sur l'âge, la fonction et la parenté. Cette remise en question des catégories universelles illustre la nécessité d'une anthropologie radicalement plurielle, attentive à la spécificité des grammaires sociales.

Dans un contexte de reconfiguration mondiale des savoirs, les systèmes de pensée africains constituent donc une ressource théorique majeure. Loin d'être de simples objets d'étude, ils sont des partenaires critiques dans l'élaboration d'une pensée sociale mondiale renouvelée. La reconnaissance de leur valeur ne pose pas uniquement une question marginale ou identitaire, mais participe également à une redéfinition plus juste et plus inclusive de ce que signifie « connaître » dans un monde postcolonial.

Références

Hountondji, P., 2013, *Combats pour le sens. Un itinéraire africain*, Oxford, African Books Collective.

Inogwabini, B., 2017, « Epistemology, African scholarship in human and social sciences, and demands from African societies », *Anthropology*, 5 (4) : 1-16, <http://dx.doi.org/10.4172/2332-0915.1000196>

Lajul, W., 2018, « Reconstructing African fractured epistemologies for African development », *Synthesis Philosophica*, 33 (1) : 51, <http://dx.doi.org/10.21464/sp33104>

Luyaluka, K.L., 2016, « An essay on naturalized epistemology of African indigenous knowledge », *Journal of Black Studies*, 47 (6) : 497-523, <https://www.jstor.org/stable/43927322>

Mbembe, A., 2022, *La communauté terrestre*, Paris, La Découverte.

Mungwini, P., 2017, « African know thyself: Epistemic injustice and the quest for liberative knowledge », *International Journal of African Renaissance Studies*, 12 (2) : 5-20, <http://dx.doi.org/10.1080/18186874.2017.1392125>

Ngũgĩ wa Thiong'o, 1986, *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*, Londres, James Currey.

Ndlovu-Gatsheni, S.J., 2020, « The cognitive empire and African intellectual productions », *Third World Quarterly*, 42 (5) : 882-901, <https://doi.org/10.1080/01436597.2020.1775487>

Owusu-Ansah, F.E. et G. Mji, 2014, « African indigenous knowledge and research », *African Journal of Disability*, 2 (1) : a30, <https://hdl.handle.net/10520/EJC131362>

Oyěwùmí, O., 1997, *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

de Sousa Santos, B., 2015, *Epistemologies of the South: Justice against Epistemicide*, New York, Routledge.

Webster, A., 2018, « On conquest and anthropology in South Africa », *South African Journal on Human Rights*, 34 (3) : 398-414, <https://hdl.handle.net/10520/EJC-13b86fb3fa>